

Loukia Droulia  
 Institut de Recherches Néo-helléniques  
 Fondation Nationale de la Recherche Scientifique  
 Athènes

## Les résistances au philhellénisme pendant la guerre de l'indépendance grecque.

Comme le disait Epictète, "la sagesse commence par l'examen des mots"<sup>1</sup>. Qu'il me soit donc permis de formuler quelques réflexions quant à l'intitulé de ce Séminaire consacré aux *mishellénismes*. Je dirais qu'en français, il s'agit d'un contre-emprunt au grec, calqué sur *philhellénisme*, terme dont Stéphanos Koumanoudis indique qu'il est lui-même récent, d'abord façonné par les Francs et, ensuite seulement, utilisé, tel quel, par les lettrés grecs<sup>2</sup>. Je rappelle d'emblée que, pour la linguistique, les mots sont des symboles dont l'usage précède l'inscription et la normalisation dans des grammaires ou dictionnaires, lorsque naturellement ces mots peuvent être repérés dans le discours écrit. Le Robert indique que le terme *philhellène* apparaît pour la première fois en 1825, dans un texte de Chateaubriand et date de 1838 l'apparition de *philhellénisme*. Le Littré constate qu'«on a fait usage du mot philhellénisme (amour des Grecs modernes; intérêt qu'ils inspirent) surtout par opposition à la domination turque».

Mais prenons les choses par le commencement. Au départ, le terme ancien *philhellène* signifiait *celui qui aime la patrie*. Cependant, petit à petit, il est devenu un titre décerné à ceux dont l'action accompagnait ou favorisait, en quelque sorte, celle des Grecs. Au cours de leur histoire, les Grecs ont même parfois, , appelé philhellènes de puissants personnages dont la conduite avait été tout sauf amicale, par flatterie, en tout état de cause, pour se gagner leur faveur. Ce même mot-symbole s'est aussi chargé de la notion de passion pour l'Antiquité, autrement dit l'admiration pour la culture grecque. D'ailleurs, selon Isocrate, on appelait Hellènes tous ceux qui participaient de cette culture. C'est dans ce sens que le terme apparaît à la Renaissance puis, plus tard, dans les éditions de textes classiques dont les préfaces sont très fréquemment dédiées aux philhellènes, c'est-à-dire aux amis de la culture

---

<sup>1</sup> Platon adopte une position analogue (Cratyle, 455 e : "Celui qui connaîtra les noms connaîtra les choses"). Dans la suite, il formule toutefois une réserve : les noms risquent de tromper si l'on n'examine pas leur premier créateur et si l'on ne tient pas compte de leur évolution.

<sup>2</sup> S. KOUMANOUDIS, *Συναγωγή νέων λέξεων*, Athènes, 1900, p. 1076 et p. viii . Voir également du même, le discours prononcé au syllogue *Athénaion*, publié dans la revue *Πανδώρα*, t. 17/385 (1<sup>er</sup> avril 1866), p.1- 7, où il expose l'évolution historique du contenu de ce mot et les circonstances où, selon lui, il est judicieux d'utiliser les termes *philhellène* et *mishellène*.

classique. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on voit souvent les Grecs employer ce qualificatif dans un sens honorifique, lorsqu'ils se réfèrent à des étrangers qui s'intéressent à leurs problèmes ou soutiennent activement leur lutte. S'adressant en grec aux «habitants des Iles Ioniennes», Constantin Stamatis se réfère en 1799 aux «Français philhellènes». Son discours sera traduit en français, où ce terme se voit donc transposé<sup>3</sup>. A son tour, Charles Dupin se souvient plus tard, peut-être à partir du texte de Stamatis, qu' «à Corcyre, ils nous saluaient les premiers du beau surnom de *Philhellènes* : surnom qui ne devint européen qu'après avoir été français»<sup>4</sup>.

Aussi la raison pour laquelle les Français de l'époque des Lumières, imprégnés des enseignements et des valeurs de la culture classique et accoutumés au terme historique *philhellènes*, choisirent précisément celui-ci pour désigner les «partisans de l'indépendance grecque» est-elle évidente. Par la suite, ils devaient créer le néologisme *philhellénisme* dans le sens d' «intérêt porté à la cause des Grecs (dans leur lutte pour l'indépendance)»<sup>5</sup>. Et ceci au lieu d'introduire dans la langue, par analogie à *gallophile* et *anglophile*, des formulations telles que *grécophile*, *grécophilie* ou *grécophilisme*, ce qui aurait été logique puisqu'en français, ce n'est pas au mot *hellène* que l'on recourait pour désigner le peuple contemporain, mais à *grec*, issu du latin *graecus*<sup>6</sup>. Une explication possible est que le vocable ethnique *grec* s'était entre temps teinté d'une connotation péjorative : c'est du moins ce dont témoigne l'interprétation qu'en donne l'encyclopédie Larousse qui considère pendant des années, que "Grec = fripon, voleur" !

Cependant, si l'on admet qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le terme *philhellène* avait été choisi pour des raisons relevant de la tradition et recelait la notion d'admiration pour les exploits des Grecs de l'Antiquité, élargie ensuite à celle de soutien apporté à la lutte de leurs descendants, les Grecs modernes, il faudra examiner avec soin les phénomènes que nous appelons manifestations de *mishellénisme*<sup>7</sup>. S'agit-il en effet

<sup>3</sup> Voir C. KOUMARIANOU, "Ενέργειες του Κωνσταντίνου Σταμάτη για την απελευθέρωση της Ελλάδος, 1798-1799", *Πρακτικά του Τρίτου Πανιωνίου Συνεδρίου (23-29 σεπτ. 1965)*, I, Athènes 1967, p. 171. Cette circulaire de C. Stamaty se trouve conservée en France, aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Archives diplomatiques, Correspondance politique, Turquie, t. 200, ff. 227v - 228r; le texte français est présenté en vis-à-vis du texte grec.

<sup>4</sup> C. DUPIN, *Deux discours prononcés à la Chambre des députés, sur le système de l'Ancien Ministère; sur la Bataille de Navarin, et le salut des Grecs*, Paris 1828, p. 48, cité par E.N. FRANGISKOS, «Η φιλία του Κοραή- και τα προβλήματα της», *Ο Εραμιστής*, 3 (1965), p. 188.

<sup>5</sup> Selon le Robert.

<sup>6</sup> Selon Aristote (Les Météores, I, 4), on appelait Grecs les Hellènes qui, lors du déluge de l'époque de Deucalion, habitaient la région de Dodone et de l'Achéloos. C'est l'époque alexandrine que l'on voit pour la première fois les poètes recourir fréquemment à ce terme, comme synonyme d'Hellènes. Il passa ensuite au latin et de là, à de nombreuses langues européennes. Voir N. POLITIS, «Ελληνες ή Ρωμιοί;», *Λαογραφικά Σύμμεικτα*, 1, p.122-133.

<sup>7</sup> Le terme "μισελληνισμός" figure dans l'*Αντιλεξικόν* de Th. BOSTANTZOGLOU dans le sens de désaveu de la patrie et de grecophobie.

toujours de refus du monde classique, de réaction contre celui-ci, contre ce qu'il a marqué ? De tels cas existent bien au XIX<sup>e</sup> siècle, aux États-Unis par exemple, avec les divers défenseurs de tendances religieuses et pacifistes : on rencontre alors des "chrétiens" adversaires des partisans du classicisme, des "pieux" réagissant au polythéisme, au paganisme et à la superstition de la mythologie antique ou, enfin, des hommes chez qui les révolutions et les guerres de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> soulevaient un profond sentiment de dégoût. Dégoût qui se reporte sur les lettres classiques, sur les textes d'Homère et des tragiques surtout, avec leurs innombrables scènes de violence sanguinaires. Tous ces éléments ne plaidaient pas dans leur esprit en faveur d'une défense de la lutte grecque. Au contraire, ils les en écartaient, créant un climat très nettement défavorable que les insistantes tentatives de libéraux passionnés par l'Antiquité permirent toutefois plus tard de dépasser.

C'est donc pour d'autres raisons que les Grecs modernes en général et leur lutte en particulier furent considérés d'un œil négatif. Aussi pour être plus exacts faudrait-il probablement, en français, nous respecter les nuances entre le terme *mishellénisme* et le terme *grécophobie*, que l'on pourrait à juste titre former à partir d'*anglophobie* et de *gallophobie*.

Puisque je me réfère aux mots, à leur sens lorsqu'on passe d'une langue à une autre, l'occasion me semble bonne d'exposer ici en bref quelques réflexions qui me préoccupent à ce sujet. Les emprunts linguistiques constituent, on le sait, une pratique très ancienne et admise, qui a toujours permis aux langues de s'enrichir. De même pour les contre-emprunts, où souvent un mot revient à sa langue d'origine sans avoir changé de sens mais habituellement sous une forme différente (par exemple le grec *symposion*, qui donne en turc *cümbüs* puis revient en grec moderne sous la forme *tsimpousi*). Pourtant, avant qu'un tel emprunt soit adopté avec, éventuellement, sa nouvelle charge sémantique, il faut du temps : le temps de s'intégrer et d'être accepté, dans la langue commune et officielle. Si je mentionne ce point, c'est que, ces dernières années, les locuteurs non hellénophones pratiquent couramment l'emprunt de termes grecs consacrés pour exprimer des notions qui apparaissent avec les nouvelles approches et nécessités de la recherche historique. Une des conséquences de cette pratique, c'est qu'il est souvent difficile pour les Grecs de rendre ces notions nouvelles : en effet, le mot grec utilisé par les étrangers continue à avoir, en grec, le sens qu'il avait auparavant. Les Grecs d'aujourd'hui se trouvent donc, soit ne plus pouvoir utiliser le terme consacré, soit contraints de créer un doublet.

Pour fermer cette parenthèse d'introduction, il me faut avouer que ces réflexions "linguistiques" me sont venues principalement à la lecture du programme de ce séminaire. Sous le terme général *mishellénisme(s)*, qui constitue clairement un néologisme, il s'agit de parler de manifestations anti-grecques, aussi bien dans le sens

de l'Antiquité grecque que dans celui de la Grèce moderne. Pourtant, l'identité de ces deux notions ne va pas de soi.

Par ailleurs, en dehors de la terminologie, le seul fait que le terme *mishellénisme* ait été créé ou adopté, en tout cas utilisé et entériné, par des étrangers à propos de sujets concernant l'histoire de la Grèce moderne continue à soulever bien des questions. Il n'est pas facile pour un petit peuple placé pendant des siècles en position d'infériorité, asservi à divers dominateurs, de comprendre comment il peut provoquer une telle crainte. Car, en fin de compte, l'inquiétude et la haine naissent de la peur et du mépris. On n'a pas à faire ici à une grande puissance, à un empire, à un pays dominant le monde, aux vues expansionnistes; ni à un mouvement politique unificateur ou dominateur, comme cela a été le cas, au cours de l'histoire avec le panslavisme, le pangermanisme, le panislamisme, le sionisme et autres mouvements semblables. Bien sûr, l'Orthodoxie, sous l'égide de qui avaient fusionné toutes les nations orthodoxes, avait joué un important rôle unificateur. Et comme l'Eglise orthodoxe d'Orient utilisait la langue grecque, que ses dirigeants étaient en règle générale d'origine grecque, le dogme orthodoxe, le rite grec, comme on l'a finalement appelé, représentait une puissance considérable, dont il était naturel qu'elle eût des adversaires. Mais ces *schismatiques* n'étaient pas liés dans l'esprit de l'Eglise catholique aux Hellènes, puisqu'eux-mêmes avaient abandonné cette dénomination, associée au paganisme. Aux yeux des étrangers, les Grecs modernes ne cesseront d'être simplement des chrétiens orthodoxes qu'au moment où le vif intérêt pour la connaissance de l'Antiquité conduira de plus en plus fréquemment les pas des voyageurs vers l'espace grec, à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Et aussi lorsque, au XVIII<sup>e</sup> siècle, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, parallèlement aux investigations archéologiques, ils désireront acquérir une connaissance approfondie de la réalité vivante, pensant ainsi acquérir également une meilleure connaissance des ancêtres de l'Antiquité. L'intérêt se déplacera de façon décisive des Grecs de l'Antiquité à ceux de l'époque moderne lorsque ces derniers commenceront à montrer qu'ils répondent aux messages de l'époque tels que *mouvement* et *progrès*, qu'ils désirent se distinguer de la masse asservie et qu'ils se préparent à se former en *nation* auto-administrée.

Après une marche si longue et si pénible, est-il réellement possible que se perpétue la crainte engendrée par les campagnes d'Alexandre, surnommé "le Grand" ? Est-il possible qu'à travers les textes de la culture latine qui nourrissent l'Occident, se perpétue le sentiment d'insécurité et d'infériorité que ressentirent les Romains devant la supériorité de la pensée hellénique libre, qu'eux-mêmes reconnaissent ? Est-ce possible ? Ou peut-être s'agit-il simplement d'un sentiment de déception qui aboutit au mépris, à la dévalorisation. Est-ce une question de comparaison ? Gobineau avait un jour constaté que «l'Europe ne voyant, ne cherchant que l'Antiquité grecque, avait

refusé de regarder en face la réalité néo-hellénique». Cette réalité néohellénique que les hellénistes supposés bien disposés envers la Grèce avaient méprisée. Queux de St Hilaire, qui étudiait la littérature néohellénique, avait fait remarquer que «la littérature grecque moderne a deux ennemis. Les ignorants et les savants. Les plus grands contempteurs de la littérature grecque moderne sont surtout les hellénistes"<sup>8</sup>. Enfin, citons également Edmond About qui avait très tôt remarqué qu' «en Grèce, le passé fera toujours tort au présent!»<sup>9</sup>

Et c'est précisément ce passé qui semble créer bon nombre de résistances qui se sont développées durant les années de la lutte grecque, lorsque s'affirme ce puissant mouvement d'opinion connu sous le nom de philhellénisme. Si celui-ci se manifeste d'abord sous la forme d'un soutien aux Grecs révoltés, il exprime aussi les visions et les espoirs latents de tout un monde à l'esprit libéral, aux origines et aux expériences de vie très diverses ; il est donc caractéristique de l'époque en question. Finalement, la question grecque dans son ensemble, avec son fond relatif à l'Antiquité, ne demeure pas une question locale comme ce fut le cas d'autres soulèvements, dans les Balkans, en Italie. L'intérêt mondial porté à une révolution où un peuple tout entier se sent concerné, à une révolution qui, par son opiniâtreté, réussit à s'imposer et à acquérir la durée nécessaire pour se voir légitimée aux yeux des tiers, en fait une partie de l'actualité pratiquement quotidienne et, en même temps, la mêle au réseau international des intérêts qui se contrarient et des problèmes aux causes multiples: diplomatiques, politico-idéologiques, économiques.

Ce qui a suivi - événements, réflexions, situations - est connu dans les grandes lignes : les antagonismes internationaux en Méditerranée orientale, où lesdites Grandes Puissances tentaient d'élargir leurs sphères d'influence, jouent un rôle déterminant dans la manière dont les gouvernements étrangers *gèrent* la lutte grecque. D'un côté, le maintien du *statu quo* recherché par les membres de l'Union sacrée engendra, c'était naturel, une très vive réaction de la part d'un jeune mouvement révolutionnaire<sup>10</sup>. De l'autre, la conviction de l'imminence du démembrement de l'Empire ottoman accrut l'inquiétude et l'intérêt porté au sort de ses territoires, sur lesquels chaque pays concerné avait l'œil rivé. Ces différends eurent pour effet tantôt de retarder la cause grecque, tantôt de la faire avancer, et ceci jusqu' à son heureuse issue.

---

<sup>8</sup> QUEUX DE SAINT HILAIRE, "Alexandre Soutzos, le poète national de la Grèce moderne", *Annuaire des études grecques* 8(1874), p. 408. Il ajoute même plus bas, à la page 409, qu' "il ne faut donc pas mêler deux époques si différentes et écraser la littérature grecque moderne sous le poids de son glorieux passé".

<sup>9</sup> E. ABOUT, *La Grèce contemporaine*, 3e éd. Paris, 1858, p. 8.

<sup>10</sup> La question grecque ne faisait partie de l'ordre du jour au Congrès de Laybach (1821) et on empêcha les représentants grecs d' arriver jusqu'à la ville où se tenait pour y remettre le mémoire grec à ce sujet.

Le courant philhellène subit également les conséquences négatives d'intérêts économiques plus généraux en Méditerranée orientale. Une guerre cause toujours des retards; elle augmente les risques dans le domaine du commerce et de la navigation, interrompt les communications et, par suite, fait obstacle à l'information, donnée essentielle en ce qui concerne les échanges. Désireux de protéger leurs investissements, les hommes d'affaires font pression sur les gouvernements pour que ceux-ci ne soutiennent pas ouvertement les Grecs en guerre. Leur attitude changera par la suite, lorsqu'ils considéreront le jeune Etat, libre désormais, comme un nouveau marché digne d'intérêt.

Entre temps, les antagonismes politico-idéologiques au sein même de ces Etats faisaient du problème grec l'objet d'alliances ou de controverses entre groupes politiques. Certains tentent de contrôler les manifestations philhellènes pour les enrayer, d'autres de se les annexer et de les exploiter pour leurs propres visées. D'autres encore, de tendance libérale et animés de dispositions philhellènes, se cantonnent au domaine de la théorie politique et s'intéressent en priorité, non pas à l'indépendance en soi et à tout prix mais à la fondation d'un régime de liberté constitutionnelle. Ils s'éloignent cependant lorsque la dure réalité du soulèvement les surprend et provoque leur dégoût<sup>11</sup>. Par la suite, l'Etat nouvellement formé est considéré comme un terrain vierge propice à la transplantation et à la culture de nouvelles théories économique-sociales ou politiques alors largement diffusées en Europe occidentale. Leurs *envoyés*, - partisans de l'utilitarisme, du socialisme utopique - sillonnent la Grèce combattante en essayant d'y passer de la théorie à l'acte, aux applications. Mais dans une société qui n'avait pas encore atteint la maturité suffisante pour adopter des propositions concernant développement et progrès, ces tentatives se révélèrent très prématurées.

Une position, toutefois, a marqué d'emblée la manière dont fut considérée la lutte grecque de libération nationale : le fait que les cercles conservateurs aient contesté sa légitimité. Si les individus réussirent, au prix de mille difficultés, à se trouver très rapidement sur le théâtre même des opérations, si le discours écrit exprima de bien des façons son soutien philhellène, nombreuses furent également les voix qui émirent des réserves, soutenant que les Grecs s'étaient illégalement révoltés contre leur maître en droit, le sultan. Ces conservateurs traitent les Grecs d'anarchistes, tandis que les libéraux les traitaient d'instruments de la politique russe. Les arguments avancés de part et d'autre allaient provoquer des discussions réellement importantes et d'innombrables écrits. Parallèlement, les réserves sur le

---

<sup>11</sup> Voir F.ROSEN, *O Ellinikos ethnikismos kai o Bretanikos phileleutherismos - Greek Nationalism and British Liberalism*, Athènes, 1998, p. 90-91.

soutien à apporter à un combat sanglant seront techniquement dépassées sous le couvert d'une aide humanitaire à des populations non armées.

Les attitudes négatives que nous venons de mentionner ont créé de sérieux obstacles à l'heureuse issue de cette guerre. Néanmoins, il n'est pas possible de les considérer exclusivement comme des actes dirigés contre les Grecs, qui découleraient d'un *mishellénisme* conscient ou d'une forte *grécophobie* et les exprimeraient. Ces attitudes résultent de la profonde inquiétude qui s'empare de la politique internationale : celle éveillée par une guerre au Levant dont les conséquences pourraient s'avérer catastrophiques pour l'équilibre européen, la stabilité des affaires politiques intérieures et, naturellement, les échanges économiques qui intéressaient de façon immédiate tous les Etats concernés. Tous ces facteurs n'étaient bien sûr pas toujours favorables à la cause grecque mais c'est ailleurs qu'il faut rechercher les raisons des résistances à la lutte des Grecs modernes. En effet, on peut dire, en bref, que la manière dont elle a été considérée se résume en deux mots : idéalisation et déception. Lorsque les attentes sont déçues, que le monde idéal se défait, que les entreprises de bienfaisance s'envolent, que les nécessités existentielles ne sont pas satisfaites, la conséquence immédiate et naturelle qui s'ensuit est la colère, le durcissement et, parfois, le désir de vengeance. Des passions et des sentiments humains que nous rencontrons tous les jours : si ce n'est que nous n'avons pas toujours la possibilité de les interpréter, de comprendre la relation de cause à effet.

Car il était inévitable que la comparaison entre la grandeur de l'Antiquité classique et la réalité néo-hellénique, dure, souvent inhumaine, se transforme petit à petit, dérape, finisse par dissoudre le philhellénisme contemporain. A partir de là, les situations objectives évoluent en syndromes négatifs qui influencent profondément la question grecque. Surpris, les volontaires qui s'étaient empressés avec grand enthousiasme de gagner les champs de batailles grecs réagissent, souvent violemment, aux conditions catastrophiques dans lesquelles ils sont appelés à vivre et à agir. Le résultat est évident : les correspondances qu'ils envoient, les descriptions qu'ils livrent témoignent de sentiments tout autres que philhellènes. Beaucoup, pas tous, regagnent leur patrie dégoûtés et tentent de juguler le courant des volontaires. D'autres iront tenter leur chance dans le camp des adversaires, sans pourtant perdre, au passage du temps, l'appellation de philhellènes : leurs noms continuent à figurer en bonne place dans les listes de ces derniers ! Les choses sont assez confuses. Les visées politiques s'enchevêtrent aux sentiments et aux intérêts personnels. Les généralisations ultérieures nivelleront les différenciations. Une chose reste certaine : c'est que la déception qui a marqué le philhellénisme militant n'ira pas jusqu'à réduire sa présence dans le cadre du mouvement romantique. Les éléments qui le composent ont en effet beaucoup à offrir à l'inspiration romantique : exploits héroïques, valeurs

essentielles, victoire de la Croix, bref tout ce qui caractérise ce nouveau courant spirituel et intellectuel qui domine les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle européen.

Mais qu'en est-il donc des combattants ? Comment considéraient-ils le comportement des étrangers ? D'un côté, c'est dans le soutien moral apporté par le mouvement philhellène dans son ensemble, sur lequel ils comptent beaucoup, qu'ils puisent la force d'âme nécessaire à la poursuite de la lutte. De l'autre cependant, dans ces circonstances de lutte désespérée pour la survie et la liberté, leur conscience est divisée. Tous ceux qui les secourent sont qualifiés d'«amis». Ceux qui ne les soutiennent pas ou dont ils croient qu'ils les accusent sont considérés comme les «ennemis» qui les rabaissent et les haïssent. Ce schéma manichéen *philhellènes-mishellènes*, dont nous pourrions sans difficulté dire qu'il a survécu jusqu'à aujourd'hui, a créé et crée souvent de nombreux malentendus. Si la comédie antique et le dialogue satirique ont toujours été utilisés dans le dessein de corriger, d'améliorer ou de changer des situations et des comportements dans le domaine politique et social, on pourrait dire la même chose des sévères censeurs de la réalité néohellénique. Ainsi, selon ce critère, Villoison par exemple pourrait-il, au lieu de *mishellène*, être qualifié de *philhellène grécophobe* et, le sévère censeur des Grecs, Edmond About, de *grécophile* ? En fin de compte, aussi désagréable que soit la critique, elle nous permet de mieux comprendre l'image que les *autres* se font de nous et, au fond, de mieux nous connaître nous-mêmes.

Traduit du grec par Edith Karagiannis.

Texte publié dans : LES MISHELLÉNISMES. Actes du séminaire organisé à l'École française d'Athènes (16-18 mars 1998)

Édités par Gilles Grivaux. 2001.

(Boccard éditions, 11, rue Médicis, F75006 Paris)